

L'industrie de la pierre et surtout du fer dans le Bas-Maine jusqu'au XVIII^e siècle

Brève présentation et aspects de la situation à Lignièrès-la-Doucèlle et à Orgères

Par Christian FERAULT

Comme on l'a vu par ailleurs⁽¹⁾, la culture puis la filature du lin et du chanvre ont induit une « industrie textile » de grande ampleur dans le Bas-Maine, occupant et concernant aux XVII^e et XVIII^e siècles jusqu'aux deux-tiers de la population. Parallèlement mais depuis des temps immémoriaux, une autre fraction de l'industrie de la région a reposé sur son sol avec l'extraction de pierres et surtout l'association de celui-ci à la forêt avec le fer. Un ensemble industriel particulièrement développé jusqu'à la Révolution française, qui répondait à des besoins locaux, à ceux du Royaume et à quelques exportations.

Le Bas-Maine formait alors l'une des premières manufactures de France, prenant le pas sur son agriculture qui demeurait cependant à la base, et par obligation, de la nourriture de la famille paysanne et fournissait des produits aux autres habitants des villages et des villes.

1. Les pierres

Il n'y a qu'à observer nos maisons et édifices pour constater rapidement de quoi ils sont faits principalement : de granite, de grès et de schistes, selon le schéma fréquent des entourages de portes et fenêtres du premier, et des « remplissages » avec les autres, selon une grande variété de couleurs pour les seconds même au niveau d'un seul mur (roux, beige, rosé...). Ce n'est pas étonnant et pour deux raisons : les terrains anciens sont très répandus et les énormes difficultés des communications des siècles passés n'incitaient pas à aller loin et à devoir transporter de façon difficile et coûteuse des matériaux pondéreux... alors qu'on en trouvait sur place !

Quatre roches dures étaient à disposition : du granite au Nord, pierre de construction noble et « éternelle » ; les grès servant aux espaces intermédiaires et à tailler des pavés, des schistes utilisés en moellons et pour les couvertures par exemple dans la région de Château-Gontier... et du marbre, ou plutôt des marbres, dans le bassin de Laval, à la manière des Ardennes et de la région de Dinant en Belgique. Ces derniers, signalés dès 1647 à Saint-Berthevin, exploités en carrières autour de Laval, étaient jaspés notamment de rouge, de blanc et de gris et rencontraient le succès dans les provinces voisines et jusqu'à Paris. Une corporation de marbriers assez nombreuse existait sur place et l'on dit que des artisans locaux auraient travaillé au château de Versailles au XVIII^e siècle !

Plus localisée est l'exploitation de la carrière d'ardoises de Chattemoue (Javron-les-Chapelles) qui a permis de réaliser moult couvertures, les autres sources étant malgré la distance, le futur département du Maine-et-Loire alors Anjou.

Au niveau des maisons et édifices déjà mentionnés, il est frappant de constater, lorsqu'on observe un peu attentivement, les variations en peu de distance dues à une carrière, un gisement... A l'époque – et encore maintenant ! – les constructions étaient associées aux catégories et classes

⁽¹⁾ Il est proposé de prendre d'abord connaissance de « LIGNIÈRES, le lin et l'industrie textile dans le Bas-Maine – Quelques regards » lignieres-orgeres.fr (avril 2020).

Lin et chanvre et leurs produits, pierre et fer ont constitué les supports de « l'industrie » du Bas-Maine, spécialement aux XVII^e et XVIII^e siècles.

sociales. Il suffit d'effectuer le tour des bourgs de Lignières et d'Orgères, ainsi que des « villages » pour s'en persuader... si on ne l'est déjà !

Notons aussi que ceux qui n'avaient pas les moyens de s'offrir des pierres devaient se contenter de torchis faits de lattes de bois, de terre et de paille, ensemble humidifié avec le savoir-faire nécessaire. Il en subsiste pas mal encore dans certains greniers...

Afin d'extraire ces « pierres », il fallait ouvrir des carrières dans les endroits les plus propices. Il suffit d'être un peu attentif pour observer des vestiges fort nombreux sur notre commune – on parle souvent de « trous » –, notamment de grès dans et autour de la forêt de Monnaie et de La Croix-Guillaume, ce qui était extrait par les carriers servant également à remblayer et entretenir les chemins, les accès... Néanmoins, rien de comparable à la grande carrière de Bel-Air à Pré-en-Pail, au nord du massif de Multonne avec son front de taille impressionnant. Pour le granite – les besoins existant – on en prélevait spécialement sur Orgères avec des carrières qui furent longtemps en activité – encore au début du XX^e siècle – et dont on a extrait la magnifique et très longue flèche du haut calvaire de Neuilly-le-Vendin. Les carriers locaux avaient aussi une réputation établie de faire apparaître des inscriptions en relief dont témoigne notamment une splendide pierre gravée ainsi [voir article sur Saint-Ursin] formant aujourd'hui la base du calvaire polychrome de Saint-Aignan-de-Couptrain.

Après le fourmillement de ces activités au plus proche des besoins et ce jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'industrialisation du XIX^e allait sonner le glas progressif de ces petites entreprises qui ne pouvaient plus soutenir la concurrence associée à l'amélioration des voies de communication (routes, chemins, Mayenne navigable jusqu'au nord de la ville éponyme et surtout chemin de fer progressivement omniprésent), à la mécanisation croissante et partant à des prix plus bas empêchant le maintien de cet artisanat simple ayant permis si longtemps de « faire avec » les ressources locales.

2. Le fer

Depuis l'âge du fer, les Hommes ont relié minerai et bois nécessaire à son élaboration.

Dans notre région, le minerai est largement répandu notamment dans les grès du silurien inférieur, ceux du dévonien et les schistes du silurien supérieur. Toutefois, cette ressource appréciée est pauvre, avec souvent une teneur située entre 20 et 25%.

Pour que son exploitation soit possible, il faut obligatoirement de fortes ressources en bois. Conséquence : la carte du fer en Bas-Maine épousera celles des zones de gisements et des ressources forestières.

Cette industrie métallurgique apparaît fort ancienne mais sa datation est délicate, faute d'indications précises : 2 500-2 800 ans ? ?, mais ici, la contrée est restée longtemps déserte. On est nettement mieux renseigné à partir du XII^e et jusqu'au XVI^e siècle : les forges dites à bras sont alors installées à proximité immédiate du minerai, en témoignent les nombreuses scories⁽²⁾ encore sur le sol, souvent en couches peu épaisses. Cette fabrication qui passait par des bas fourneaux⁽³⁾ fournissait un fer peu pur..., et les résidus en contenaient encore beaucoup.

Un bon exemple en est donné près de nous autour des vallées du Sarthon, de l'Ornette, de l'Orthe et surtout de la Sarthe avec des massifs forestiers en proche alentour, long croissant nord-est / sud-ouest de la forêt d'Ecouves à celles de Multonne et de Pail, bois près de Saint-Léonard puis

⁽²⁾ Scories (de fonderie) : sous-produits solides issus de la fusion, de l'affinage et de toutes les opérations réalisées à température élevée. Il s'agit de mélanges d'oxydes surnageant sur le métal en fusion, de composition très variable. Elles sont très utiles à l'étude de l'archéologie ancienne.

- les laitiers sont des scories pauvres en fer sous forme de silicates.

On en trouve d'importantes quantités, par exemple au Moulin-Lassue et à proximité de l'étang du Petit-Jard (Orne voisine).

⁽³⁾ Bas fourneau : four à combustion interne servant à transformer le minerai de fer en fer métallique par réduction directe. Pratique remontant à l'âge du fer, utilisée jusqu'au Moyen-Age et un peu après. On dit aussi que c'est un « procédé nomade » - simple fonction des ressources en minerai. Sa production est une « loupe de fer ».

Coëvrons au sud. Les forges à bras du XII^e au XVI^e siècle s'y trouvaient alors très nombreuses ; elles étaient déplacées suite à la raréfaction des ressources.

Au cours du XVI^e siècle, la situation changea beaucoup avec l'avènement puis le perfectionnement des forges hydrauliques nécessairement au voisinage immédiat d'un cours d'eau, utilisant des masses nettement supérieures de minerai et représentant des ensembles industriels, avec à leur commande des seigneurs ou « maîtres de forges » et occupant de nombreux ouvriers. Ces établissements disposaient de concessions à la fois pour le minerai et pour des « quartiers » de bois et forêts, celui d'affouage (voir article) ne suffisant pas.

Les petits fourneaux avaient été supplantés par les hauts⁽⁴⁾ qui fournissaient des produits plus purs, moins chers et que l'on pouvait couler donc mieux utiliser.

Comme il fallait transporter bois et minerai, dans un contexte de circulation difficile, ces forges devaient utiliser beaucoup de chevaux, par exemple une centaine, et 400 à Chailland en 1789 ! (BELLÉE et BUCHEMIN, 1881-1893). C'était la fin d'une époque, en tout cas celle de l'artisanat qui avait duré si longtemps et dont des unités subsistèrent malgré tout jusqu'au XVIII^e siècle.

On compta jusqu'à une trentaine de grosses forges dans le Bas-Maine. La plus importante, celle de Port-Brillet – « *La plus belle forge du Maine* », selon un manuscrit de 1750 – produisant alors 900 000 livres de fer soit le cinquième de l'ensemble de la région.

Une précieuse carte des forges du Bas-Maine autour de la Révolution a été fournie par MUSSET (1917). Que peut-on y noter ? Une dispersion des forges au centre, à l'est et surtout au nord-est encore fortement forestier. On y trouve par exemple celles de Port-Brillet, de Chailland, d'Aron et d'Hermet. Dans notre région avec une très vaste zone boisée allant d'Andaines à Ecouves par Monnaie, ensuite au sud Multonne, Pail, les Coëvrons puis la Charnie, il y en a un bon nombre en fonctionnement en 1789 ainsi qu'à cheval sur la Monnaye, l'Orne et la Sarthe. Citons : Champsecret, Rânes, Le Champ-de-la-Pierre, Boucey [Boucé], Carrouges, Cassé [Saint-Patrice], La Roche-Mabile, Saint-Denis [-sur-Sarthon], La Bataille, La Gaudinière, Orthe, Chemiré. A l'extrême pointe nord-est du futur département de la Mayenne, Lignièrès-la-Doucelle (voir annexe 1) et Orgères se trouvaient un peu à l'épicentre de cette industrie en pleine zone riche en minerai [pauvre] et densément boisée.

A l'orée de grandes évolutions, ces forges étaient-elles devenues trop nombreuses pour les besoins d'abord locaux puis ceux des régions voisines vers Angers, Caen, Le Mans, accessoirement pour la Marine (lest des bateaux) ? On peut le penser même si leur dispersion favorisait les échanges à des moments où les distances comptaient beaucoup. En tout cas, cette industrie du Bas-Maine était la seconde en importance, après le textile, pour l'emploi qu'elle engendrait. L'absence de voies de communication importantes et « naturelles » - la Mayenne ne sera vraiment navigable qu'au XIX^e siècle et encore sans débouché à son nord – limitait forcément les échanges, donc la demande.

Le XIX^e siècle arrivant avec ses grandes évolutions industrielles et de divers ordres – dont le chemin de fer –, allait frapper violemment ces exploitations longtemps prospères. Les bruits familiers des marteaux et des soufflets des taillanderies⁽⁵⁾ notamment allaient cesser très progressivement. Place à la recherche de nouveaux combustibles et à l'exploitation de la chaux ! Les industries rurales qui ont tant fait pour améliorer la vie de nos campagnes, vont disparaître assez vite et le « *retour à l'agriculture* » va nécessiter de puissantes transformations qu'on regroupe sous l'expression de « *Révolution agricole du XIX^e siècle* ».

⁽⁴⁾ Haut fourneau : installation industrielle destinée à la fois à désoxyder et à faire fondre le fer et les métaux à partir d'un minerai. Sa production est de la fonte en fusion, coulée.

Les installations modernes sont très complexes, en amélioration permanente.

⁽⁵⁾ Taillanderie : installation fabriquant des outils propres à tailler et couper : cisailles, sécateurs, croissants, faucilles et faux si demandées.

Annexe 1

Les principales forges sur Lignéres-la-Doucelle

On en connaît deux avec précision dont l'histoire et les propriétaires sont assez bien identifiés grâce à la compilation des Archives de la Mayenne et de l'Orne à leur sujet – Raymond Lelièvre ayant placé des textes et clichés sur notre site, on s'y reportera utilement, nous contentant ici de quelques indications sommaires.

Les deux lieux sont voisins, à la périphérie nord et nord-est de la forêt de Monnaie.

- Le Moulin-Lassue, au voisinage de l'actuelle route de Pré-en-Pail. Des forges y furent construites vers 1550, permettant aussi une mise en valeur de 2 000 arpents⁽⁶⁾ de forêt. Les « maîtres de forges » en lien fort avec la famille Le Veneur (Carrouges) se succèdent : Pierre Piau, Thibault un descendant qui fait probablement construire une fenderie⁽⁷⁾ au début du XVII^e siècle, d'autres, Germain Ricœur en 1610, inhumé à Lignéres en 1633, la famille Herbinières puis Thomas Poullain en 1654 avec bail « *sur les forges, le fourneau, les chaufferies et affineries* ». Il y a un doute sur leur maintien après 1664.

L'implantation était faite sur la Doucelle (Le Teilleul) : tout a disparu sauf la chaussée maçonnée de l'étang et d'importants dépôts de scories et de laitiers.

Avec sans doute bien des vicissitudes, une certaine exploitation s'est maintenue longtemps puisque des cartes postales du début du XX^e siècle présentent encore une activité.

- Le Moulin de la Fenderie (ou Fonderie) : ce site, très proche géographiquement du précédent, est situé en amont de la même rivière avec l'érection d'une fenderie en 1608, signalée par des actes notariés. On y retrouve la famille Le Veneur et Thibault Piau, maître de forges. Il semblerait qu'elle ait fonctionné peu de temps car elle n'est plus mentionnée en 1640. Comme on le sait, l'étang et sa chaussée subsistent.

Remarque : dans les années 50 et suivantes, il était commun aux jeunes d'alors de se rendre à l'étang du « Petit-Jard » ou « de la Vie » situé sur la commune de Saint-Patrice-du-Désert où l'on se baignait dans ce très vaste plan d'eau autour duquel des fêtes champêtres étaient alors organisées. On y voyait les vestiges des forges et des amas de scories, vitrifiées et de couleur bleutée, vert foncé ou noire. On utilisait alors couramment pour désigner cet endroit le terme « Etang des Fourneaux », preuve de la pérennité du souvenir des activités qui y furent jadis pratiquées.

(avril 2020).

* *
*

⁽⁶⁾ Arpents : ancienne unité de mesure de surface agraire variant très largement selon les régions françaises : de 32 à 78 ares. Ici, vue la superficie, on serait proche de la borne basse.

Le terme dérivé arpentage consiste en l'action de mesurer la superficie des terres.

⁽⁷⁾ Fenderie : lieu où l'on fend le fer et le sépare en verges après qu'il ait été mis en barres.